

—Je n'en aurai pas besoin, répondit le voyageur ; la preuve que mon drame sera vrai, c'est qu'il sera invraisemblable ; et cependant en voici les personnages.

Il me montra un petit vieillard français,—imberbe, chauve, bourgeonné, pétulant, indiscret, bavard, téméraire, sentant les coulisses, le fard, et même les sifflets d'une lieue, rappelant, à s'y méprendre, l'acteur Vernet dans le *Père de la débutante* ;—puis un grand Espagnol solennel et empesé, coiffé en coup de vent, décoré de cinq ou six ordres, gonflé comme l'âne chargé de reliques, ne parlant que par monosyllabes, ne regardant que du coin de l'œil, observant chacun comme un ennemi dangereux, marchant avec précaution comme entre des précipices, un véritable mannequin diplomatique de l'ancien régime ;—puis un superbe et charmant cavalier, type accompli de la fraîcheur et de l'élégance, de la politesse et du flegme britanniques ;—puis enfin une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, vive, brune et piquante, de la physionomie la plus aimable et la plus distinguée, du plus gracieux embonpoint dans sa petite taille, et qui me frappa moins encore par ses traits méridionaux, que par sa ressemblance extraordinaire avec la reine de Portugal....

—N'est-ce pas que c'est frappant ? me dit tout bas mon ami, qui devina ma pensée et me signifia gravement de la taire.

—Ah ça, repris-je, interdit, est-ce donc en effet la reine dona Maria qui voyage incognito ?

—Chut ! fit encore le touriste ; regardez bien ces quatre personnes, et prêtez-moi l'oreille.

—En allant comme en revenant, ces trois messieurs et cette jeune fille étaient mes compagnons de route. L'Espagnol et l'Anglais occupaient les premières places, avec les titres de comte Pedro de Vélarez, envoyé d'Espagne, et de sir Georges Lakensie, baronet. Le comédien de province et celle qu'il donnait pour sa fille étaient relégués modestement dans la seconde classe, sous les noms de M. Timothée et de Mlle. Maria Laurençon.

Tout le monde remarqua d'abord quelque chose de mystérieux dans ces deux personnages. Familier jusqu'à l'audace avec les plus altiers voyageurs, empruntant des cigares au baronet, frappant sur le ventre au grand d'Espagne, donnant le bras à tout l'état-major et tutoyant tout l'équipage, le père Timothée n'avait que des empresses d'adulateur, des petits soins de garde-malade, des génuflexions d'esclave pour les moindres caprices de sa fille, qu'il allait jusqu'à traiter parfois de *majesté*. Autant il se résignait gaiement lui-même aux privations de la seconde classe, autant il souffrait en secret d'y voir Maria, et envoyait pour elle les salons et les boudoirs des premières places. Aussi trônait-elle du matin au soir en robe de soie, en bonnet de dentelle, en châle de cachemire,—tandis qu'il étalait sans vergogne les débris fanés et rapiécés de sa souquenouille de théâtre. Son grand bonheur était de voir les plus élégants passagers quitter la tente de l'arrière pour venir admirer, sur l'avant, les décentes perfections, la grâce irrésistible et l'esprit étincelant de Maria. Véritablement charmante, comme il faut au dernier point, femme du meilleur monde par le ton et les principes, elle semblait être alors la reine du paquebot ; et son père, ivre de joie, s'abandonnait à la verve la plus bouffonne.

La plaisanterie par excellence du digne homme, était de jouer la comédie à l'improviste, de réaliser, sous forme de surprises, au beau milieu de la vie réelle, les plus étranges fictions dramatiques ; et son triomphe consistait à faire un moment d'illusion par le naturel de sa pantomime et de son débit. Il s'approchait d'une

mère avec trois grands saluts et lui demandait sa fille en mariage. Il se jetait à deux genoux devant une coquette, et lui lançait la plus folle déclaration. Il affrontait d'une voix terrible et provoquait en duel les officiers ; il arrêtait un joueur de whist et le confondait en criant : au voleur ! il offrait insolemment les remèdes de Diafoirus à un voyageur pris du mal de mer, etc., etc., le tout avec les plus belles tirades du *Misanthrope*, de la *Demoiselle à marier*, d'*Antoni*, de l'*Auberge des Adrets*, de *Pourceaugnac*. Et quand l'interlocuteur avait la bonhomie ou la distraction de tomber dans le piège, le père Laurençon s'écriait avec un énorme éclat de rire :—Hein ! Quel coup de théâtre ! Comme c'est joué et déclamé ! Comme c'est nature ! Et dire qu'avec un talent pareil, je suis sifflé depuis trente ans dans les quatre parties du monde !

—Heureusement, voilà mon vengeur, ajoutait-il en montrant sa fille avec orgueil. Les sénateurs américains la traineront dans sa voiture, comme Fanny Esler, quand ils l'entendront chanter la *Favorite*.., et quand elle aura une voiture !..

Maria se rendait en effet à New-York, à titre de cantatrice ; telle était du moins l'apparence de son voyage ; mais on soupçonna bientôt une tout autre réalité..

Le matin du départ, un inconnu, qui semblait un haut personnage, avait remis au capitaine de l'*Union* une lettre cachetée, le priant de l'ouvrir en mer, quelques jours après.

Le capitaine l'ouvrit le quatrième jour, et y trouva ces mots :
« La reine de Portugal a quitté secrètement Lisbonne, et va s'embarquer en France pour l'Amérique. Si elle était à votre bord, monsieur, veuillez l'entourer, sans rompre son incognito, des égards que mérite sa position. Signé : Un ami de Sa Majesté, qui vous récompensera un jour. P. S. Voici le signalement de la reine et de la personne qui l'accompagne. »

Et les deux portraits indiquaient, à n'en pas douter, M. et Mlle Laurençon !

C'était le cas de s'écrier, comme le bonhomme : « Hein ! quel coup de théâtre ! ! ! »

Le capitaine, esprit sage et fin, douta cependant, et consulta M de Vélarez, qui avait vu deux fois dona Maria.

Se souvenant du mot de *Majesté*, balbutié par Laurençon, et déjà frappé de la ressemblance remarquée par tous ceux qui connaissaient les portraits de la reine de Portugal, le comte Pedro faillit s'évanouir, malgré son aplomb traditionnel, et déclara que Mlle Laurençon était positivement dona Maria !!

Simple envoyé d'Espagne en Amérique, il se vit aussitôt maître des destins de la péninsule, restaurant un trône, calmant une révolution, rétablissant l'équilibre européen, s'élevant à la hauteur des Richelieu, des Pombal et des Talleyrand. La profession, l'humilité et les saillies du soi-disant acteur n'étaient qu'une comédie admirablement jouée pour déguiser la reine fugitive. Tout venait d'ailleurs confirmer la lettre anonyme, et les sanglantes émeutes de Lisbonne, et la guerre civile, et l'intervention étrangère.. et l'inconcevable distinction de la fausse cantatrice, et les respects inouis de son prétendu père et jusqu'à ce nom de Maria, conservé par oubli, par dignité, ou par crainte de confusion. Bref, M. Vélarez se chargea du rôle qu'hésitait à jouer le capitaine, et prit tout sous sa responsabilité, pour n'avoir à partager le succès avec personne. Honorer la reine *incognito* jusqu'à New-York, et là lui enlever le masque et la rendre au Portugal, tel était son plan chevaleresque et infailible.

Le lendemain, Mlle Maria et le père Timothée passaient, sous un prétexte adroit, des humbles cabines de l'avant aux chambres